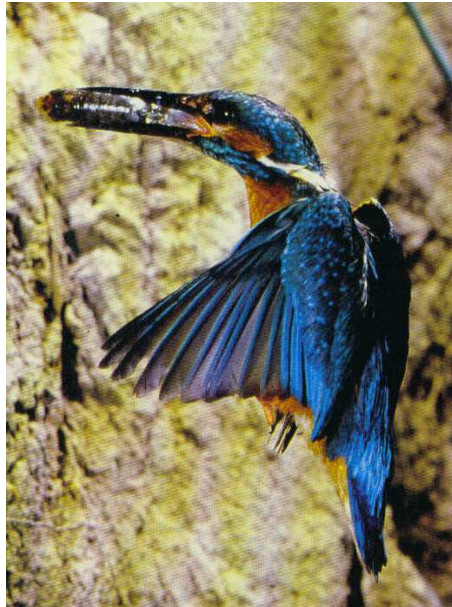


Les compagnons au bord de l'eau

Le martin-pêcheur
Alcedo atthis (famille des Alcédinidés)



Les pattes courtes, la tête enfoncée dans les épaules, sa silhouette reste massive tant qu'il ne vole pas. Diurne et solitaire, il guette ses proies perché sur une branche au-dessus de l'eau puis plonge hardiment sur le petit poisson ou l'insecte qu'il a repéré. Il creuse un terrier dans le sable ou la terre meuble des berges, puis dépose entre avril et août, deux ou trois pontes de six à sept œufs qui sont couvés par les deux parents pendant trois semaines. Les jeunes sont indépendants au bout d'un mois environ et peuvent espérer vivre une quinzaine d'années.

La bergeronnette des ruisseaux
Motacilla cinerea (famille des Motacillidés)

De la même taille que le cincle, la bergeronnette est plus fine et plus colorée : son ventre jaune vif contraste avec un dos et une tête gris ardoise. Comme son nom l'indique, ce passereau séjourne partout en France sur les berges rocheuses des petites rivières ou des lacs de montagne, du moment qu'elle peut investir un trou au milieu des pierres pour construire son nid de mousses et de brindilles. Elle se nourrit au bord de l'eau d'insectes ou de larves, de têtards et même de petits poissons. D'avril à juillet, elle pond en deux ou trois fois une douzaine d'œufs mouchetés. Deux semaines plus tard, les poussins apparaissent. Ils prendront leur indépendance environ un mois après.

Le héron cendré

Ardea cinerea (famille des Ardéidés)

Depuis que le héron est protégé par la loi de 1976, ses effectifs ont nettement augmenté, à tel point qu'on commence à le voir sur les bords des rivières et pas seulement dans les marais ou sur les rives des étangs. Le pêcheur redoute la concurrence de cet oiseau aux réflexes fulgurants, armé d'un bec puissant, qui ne craint pas de s'attaquer à la belle truite.



De la même famille que le héron cendré, le héron bihoreau

Son ordinaire se compose aussi de grenouilles, de musaraignes, de campagnols ou d'insectes. Haut de près d'un mètre, son envergure approche les deux mètres. Ce diurne est souvent solitaire, mais il niche en bande dans les arbres riverains que ses fientes finissent par asphyxier. Le couple couve pendant trois à quatre semaines une ponte unique de trois à cinq œufs. Le premier vol à lieu cinquante jours après l'éclosion. Un héron peut vivre jusqu'à vingt-cinq ans.

La crossope ou musaraigne aquatique
Neomys fodiens (famille des Soricidés)

Cet insectivore ne dédaigne pas les grenouilles ou les petits poissons que la salive venimeuse paralyse. De petite taille, quinze centimètres dont un tiers pour la queue, le museau allongé, le poil épais et luisant, noir sur le dos et blanc sur le ventre, la musaraigne d'eau niche dans un trou garni de feuilles et d'herbes sèches en se gardant un accès sous l'eau : c'est une excellente nageuse. Elle vit volontiers en petits groupes et met au monde une vingtaine de jeunes par an, en plusieurs portées, entre avril et septembre. Sa durée de vie est d'environ deux ans et demi. Il faut être très attentif pour la repérer en raison de sa taille, de ses mœurs plutôt crépusculaires et nocturnes, et de sa faculté à se cacher dans les racines, sous les feuilles ou dans les galeries creusées à même la berge. Elle est pourtant présente le long de tous les cours d'eau de France, du bord de la mer jusqu'à deux mille mètres d'altitude, à l'exception de la Corse.

Le desman des Pyrénées
Galemys pyrenaicus (famille des Talpidés)

Son allure déjà est singulière. Cousin de la taupe, il pèse entre cinquante et quatre-vingt grammes pour une douzaine de centimètre sans la queue. Il marche d'une manière étrange sur le bout d'énormes pieds palmés, l'arrière train en l'air, la tête dans les épaules précédée de deux centimètres d'une trompe obscène.



Sa trompe possède un nombre considérable de terminaisons nerveuses

Petit mammifère insectivore de la famille des Talpidés. Ses ancêtres étaient peut-être fouisseurs, mais lui est devenu aquatique. Pour ne pas souffrir dans l'eau froide des torrents, le desman s'est habillé d'une fourrure épaisse,

très duce et très dense, brune, avec des reflets irisés sur le dos et les flancs, blanchâtre sur le ventre. Comme celle des loutres, elle est constituée de deux types de poils : de longs poils de jarre et de très fins et très serrés poils de bourre. Même pour ses poils de jarre, le desman fait preuve d'originalité. Il en possède de deux types, classiques et coudés, propres à l'espèce, ces longs poils protégeant la bourre sous-jacente des risques de détérioration. L'état impeccable de son pelage est vital pour lui. Le desman doit s'en douter quand on voit les soins qu'il lui donne : entre deux plongeurs, après un repas, avant et après la sieste. Pour que sa fourrure demeure imperméable, il prend toujours le temps de la peigner et de la lisser. Au sortir de l'eau, ses longs poils de jarre forment des mèches ou des pinceaux qu'il peigne avec les longues griffes de ses pattes postérieures qui lui servent à se propulser dans l'eau.

Le desman des Pyrénées n'est pas le seul de sa catégorie : il en existe une autre espèce plus grosse et russe, fidèle aux longs fleuves tranquilles comme la Volga et le Don.



Le desman européen habite en fait trois pays : la France sur l'ensemble de la chaîne pyrénéenne, l'Espagne et le Portugal dans les sierras de Gredos et Guadarrama d'un côté et dans les monts Cantabriques de l'autre. Un grand vide dépare les populations françaises et ibériques, à l'exception de la rivière Irati

qui prend sa source dans la Basse-Navarre au Pays Basque Nord et rejoint la Navarre au Sud. Leur biotope favori correspond dans l'ensemble aux ruisseaux et aux rivières à truites, depuis la plaine (quatre cents mètres à peine) jusqu'aux montagnes (deux mille cinq cents mètres). Il lui faut des cours d'eau purs, sur des versants bien arrosés, où la forêt de feuillus assure une bonne régulation des débits et des berges relativement dégagées. Les caractéristiques des torrents qu'il préfère peuvent se résumer ainsi : absence de végétation visible et absence de limon, associées à une eau de basse température et bien oxygénées comme les cinq sources de l'Adour. Si dans le courant des années soixante-dix, le desman a disparu de bon nombre de cours d'eau, les aménagements routiers et urbains y sont probablement pour quelque chose.

Le desman consomme des larves d'insectes et des gammarès, ces petits crustacés d'eau douce si appréciés des truites. Sa voracité est étonnante : en hiver, le desman mange l'équivalent de son poids d'invertébrés par jour. La moitié en été parce que l'eau est un peu plus chaude. Il pêche au fond de l'eau, utilisant ses fortes pattes postérieures pour se propulser et s'agripper, retournant les cailloux du lit du torrent avec sa trompe et ses pattes antérieures. Malgré des sens visuels et olfactifs peu développés, dans l'eau, son sens tactile, grâce à ses nombreuses vibrisses³³, se montre très efficace à courte distance. Dans un rayon de cinq centimètres autour de sa trompe, il se saisit avec une grande habileté de toutes les petites proies qui passent à sa portée. L'ouverture de sa bouche se trouve à deux bons centimètres en retrait de l'extrémité du museau, et ses dents sont impressionnantes : la première paire d'incisives supérieures la plus développée ressemble à deux poignards qui s'aiguisent en permanence au contact des incisives du bas. Le desman possède en tout quarante-quatre dents. C'est leur usure qui permet d'évaluer son âge. Quatre ans est pour un desman un âge limite, bien peu doivent y parvenir. Deux ans paraît être son âge moyen. Bien qu'il semble les apprécier lorsque l'on lui en propose en captivité, le desman capture peu de poissons. Il ne mange pas non plus les œufs des salmonidés.

Sortant sa proie de l'eau, il vient la manger sur une pierre émergée. Quand elle est vraiment trop difficile à manipuler, il s'installe dans un abri de la berge où il l'avale au calme et en sécurité.

Le desman ne se creuse un terrier que si la berge est très tendre. La plupart du temps, il habite les espaces entre les rochers ou les trous sous les racines des arbres au bord des ruisseaux. Les feuilles mortes assurant l'étanchéité thermique de sa cachette. Aucune des informations actuellement connues sur le desman ne peut être considérée comme définitive tant il laisse peu facilement percer ses secrets. Il est assez exceptionnel d'en croiser un. Si certains pêcheurs de truites le connaissent bien qu'il soit plutôt nocturne, le scientifique attaché à en comprendre sa biologie se sent parfois bien démuni

face à cette boule de poils plongeant avec vivacité au milieu des remous des gaves pyrénéens.

Chacun semblant éviter son voisin, le desman se montre peut sociable. Ses rencontres dégénèrent souvent en pugilats sanglants. Quelques centaines de mètres de berge peuvent toutefois être habitées par deux desmans, mais dans ce cas, il s'agit toujours d'animaux de sexes opposés. Si les femelles semblent rester attachées pendant plusieurs mois à leur territoire, les mâles sont plus mobiles. Lorsqu'un mâle propriétaire d'une certaine portion de rive disparaît, il est très rapidement remplacé par un autre desman. Des piégeages réguliers au cours d'une même année ont montré que les desmans semblent avoir des habitudes bien établies. Le même piège peut, en effet, en capturer plusieurs de suite la même nuit, alors que si on le déplace, ne serait-ce que de quelques centimètres, on n'en prend plus. Lorsqu'on le remet à l'eau, à un ou deux kilomètres de l'endroit où il a été pris, le desman revient vite à son point de départ. Comment sait-il le sens du retour ? Comment réalise-t-il qu'il est revenu ? Mystère...

Les perceptions de l'environnement que le desman enregistre doivent être particulières, car il entend et il sait distinguer, parmi plusieurs bruits, celui qui annonce sa nourriture. Ses yeux sont peu sollicités en temps normal. Reste la trompe qui est plus qu'un simple organe préhensible pour capturer une prise, envoyer de l'eau dans sa bouche en frappant la surface ou renifler l'environnement. L'anatomie fine de cet organe montre une densité de terminaisons nerveuses impressionnantes autour des narines. Toutes ces structures, ainsi que les vibrisses sont sans doute sensibles aux nombreuses pressions produites par les tourbillons des torrents montagnards. De plus, le desman doit pouvoir en tirer partie pour se repérer, localiser ses proies ou ses partenaires, s'en éloigner le plus souvent ou s'en rapprocher aux rares moments où il fait preuve de sociabilité.

On a remarqué que la saison où l'on en rencontre le plus correspond au début de l'année : de février à juin. Nombre d'entre eux ne pèsent alors que trente grammes environ, probablement des jeunes en cours d'émancipation, circulant à la recherche d'une portion de torrent libre et à leur convenance. On en a déduit que la reproduction est saisonnière et qu'elle commence au moment le plus froid, en janvier-février, au moment où la nourriture est la plus abondante. Dans ces conditions, les femelles ont peut de difficultés à subvenir augmentés par la gestation et la lactation. On pense que les femelles peuvent avoir trois portées par saison, au cours des mois de février, avril et juin. La gestation durerait quatre semaines, l'allaitement trois, et le nombre moyen de jeunes par portée pourrait être de l'ordre de quatre. En dehors de la saison de reproduction, il est extrêmement difficile de reconnaître les mâles des femelles, car à partir de juillet, l'ouverture génitale de la femelle se referme sans laisser

de trace apparente. Il reste encore beaucoup à apprendre sur cet animal étrange qui paraît sensible aux aménagements hydroélectriques des rivières, aux brutales variations de niveau associées à l'enrésinement progressif des forêts de feuillus, au salage des routes en hiver et à toutes les substances chimiques que l'homme utilise et qui se retrouvent dans les cours d'eau, parfois dans les sources elles-mêmes. Si le desman régresse, de même que les derniers ours, le grand téttras, le bouquetin et les truites sauvages, c'est parce que la montagne souffre.

Pour plus de précisions, lire l'excellent *Le desman des Pyrénées* de Bernard Richard, édition Rocher, collection « Sciences et Découverte ».

Le rat musqué

Ondatra zibethicus (famille des Arvicolidés)

Ce rongeur des bords de rivière est un envahisseur paisible. Introduit au début du XX^e siècle en raison d'une belle fourrure qui faisait la fortune des éleveurs nord-américains, le rat musqué (improprement appelé castor du Canada par les fourreurs) a trouvé des conditions idéales en Europe. Il est arrivé en France vers 1920 et aujourd'hui, il a pratiquement conquis tous les milieux aquatiques de notre territoire, des marais aux rivières. L'important pour lui est de trouver une végétation aquatique abondante. Les roseaux, les joncs, les carex ou les renoncules sont sa principale source d'alimentation, même s'il ne dédaigne pas le maïs d'un champ voisin ou quelques petits poissons. Bon plongeur et vaillant nageur, le rat musqué est également un habile bâtisseur. Durant ses quatre à cinq années de vie, il creuse des terriers ou se construit des huttes de plantes aquatiques dont l'orifice est toujours situé sous l'eau, question de sécurité. Très prolifique, la femelle peut mettre bas, entre mars et septembre, trois portées par an de trois à huit jeunes qu'elle allaite dix-huit jours. A l'automne, les jeunes sont chassés et doivent se trouver un nouveau territoire à des kilomètres de leur lieu de naissance. Ces nombreuses qualités, si elles expliquent une extension rapide de l'espèce, sont diversement appréciées : le rat musqué est classé nuisible en raison de ses forages dans les digues et les berges des étangs.

Le campagnol amphibie

Arvicola sapidus (famille des Arvicolidés)

De tous les rongeurs champêtres qui servent de nourriture aux carnassiers, celui-ci a choisi de vivre au bord de l'eau. Peu importe que ce soit un marais ou une rivière à truite, ce qu'il lui faut c'est de l'herbe : des laïches, des scirpes ou des roseaux dont il mange tout, feuilles, tiges ou racines immergées. A l'occasion, il attrape un têtard, un insecte ou un alevin. Il plonge et nage aisément et sa fourrure gris-brun, claire sur le ventre, est plus épaisse que celle des autres

campagnols. Pas très grand, environ trente centimètres dont dix de queue, il creuse son terrier dans les berges et se ménage au moins deux sorties, dont une sous l'eau. La femelle peut avoir jusqu'à cinq portées de six petits par an. Elle les allaite quinze jours et ils sont indépendants trois semaines plus tard, pour une durée de vie de deux à quatre ans. Le campagnol amphibie est propre à l'Espagne et à la France, à l'exception des régions du nord, de l'est et de la Corse.

Le vison d'Europe
Mustela lutreola (famille des Mustélidés)

Encore un que sa fréquentation des milieux aquatiques a doté d'un poil riche et lustré, très recherchés par les fourreurs. Ce cousin de la martre et de la fouine est plus petit, environ cinquante centimètres, et se distingue par des pattes palmées : il nage bien mais ne grimpe pas. Il ne creuse pas non plus et attend de trouver le terrier d'un rongeur ou d'un lapin pour installer son gîte sur les berges d'un cours d'eau, au milieu de la végétation. Sa nourriture est très variée : campagnols amphibies, rats musqués, surmulots, poissons, grenouilles, libellules, mollusques, jeunes oiseaux, reptiles. Il chasse au crépuscule et la nuit vit en solitaire et s'accouple au début du printemps. Les jeunes visons naissent en avril-mai, par portée de cinq en moyenne. Ils sont élevés par la mère uniquement, s'émancipent en fin d'été, et peuvent espérer vivre une douzaine d'années si les fourreurs n'ont pas eu leur peau avant. A l'heure actuelle, ce vison qui occupait toute l'Europe centrale et du nord n'existe plus qu'en Russie, en Roumanie, et sur les façades atlantiques de la France et du nord de l'Espagne (il est encore très présent au Pays Basque, dans la province de Basse-Navarre). La destruction des zones humides en serait responsable, de même que la concurrence de son cousin d'Amérique *Mustela vison*, échappé des élevages de fourrures et qui se reproduit à l'état sauvage. L'un et l'autre sont très semblables, mais le vison d'Europe est plus foncé et porte une tache blanche sur le menton et la lèvre supérieure.

La loutre
Lutra lutra (famille des Mustélidés)

Longtemps la loutre a occupé tous les milieux aquatiques de l'Europe et du Maghreb. En France, elle occupait les estuaires des grands fleuves jusqu'aux torrents de montagne en passant par les marais, les canaux, les étangs et les lacs, partout où des berges touffues et du poisson en abondance lui assuraient le gîte et le couvert. Un corps cylindrique, un peu plus d'un mètre, couvert d'une fourrure rase et imperméable, une longue queue vigoureuse, une tête plate qui laisse les yeux à fleur d'eau et des pattes palmées sont les meilleures armes de cet animal dont l'eau est le territoire de chasse : idéalement, les poissons font

quatre-vingt-dix pour cent de son régime alimentaire, et elle mange en moyenne un kilogramme par jour. Le reste est fait d'écrevisses quand il y en a, de grenouilles, de rongeurs, d'oiseaux et parfois de fruits. Son activité est essentiellement nocturne (les longues vibrisses autour de son museau la dirigent comme les chats), mais si le lieu est suffisamment sauvage, on peut la voir jouer sur la glace ou faire un carnage dans un étang en train d'être vidé. Le jour, elle se cache dans un terrier qu'elle a confisqué à un rongeur ou dans l'abri qu'elle s'est opportunément trouvé dans un buisson. Elle peut rester en apnée jusqu'à deux minutes et elle est si bonne nageuse que les accouplements ont lieu sous l'eau. La loutre ne connaît pas de saison pour les amours ou pour les naissances, qui ont lieu toute l'année neuf semaines après leur rencontre. La mise bas, une par an, s'effectue dans un terrier distinct du gîte ordinaire. La « catiche » a un puits d'aération dissimulé dans la végétation et un accès immergé. Dès leur sixième semaine, les deux ou trois petits, qui ne sont pas encore sevrés savent déjà nager. Ils s'émanent à six mois et seront sexuellement adultes à deux ou trois ans. Leur longévité est d'une dizaine d'années. La loutre a un comportement solitaire et marque son territoire en déposant des crottes à forte odeur de poisson, les « épreintes ». Son domaine vital est d'une dizaine de kilomètres le long du cours d'eau.

Cette concurrente redoutée des pêcheurs a été chassée, piégée et empoisonnée sans pitié. Alors qu'elle était encore présente sur tout le territoire jusqu'à 1930, on ne la trouve plus guère que sur la façade atlantique, de la Bretagne aux Landes, dans le Massif central, un peu en Limousin ou dans les Pyrénées où elle est très présente sur la Bidouze en Basse-Navarre (elle a toujours été absente en Corse). Bien qu'elle soit légalement protégée depuis 1972, ses effectifs n'augmentent pas, au contraire, et les participants du récent colloque de la Société française pour l'étude des mammifères (SFEPM, 44 390 Puceul), qui a eu lieu en octobre 1993 à Niort, restent pessimistes. Diverses études mettent en évidence plusieurs causes. La dégradation des milieux aquatiques, assèchement des marais et rectification des berges, est une première explication.



Il y aurait également la mortalité routière, le piégeage accidentel et l'empoisonnement par les pesticides agricoles. Plus grave est l'action des PCB (polychlorobiphényles). Ces matières plastiques contiennent du chlore et sont des micropolluants : pratiquement insolubles, elle parte dans l'atmosphère quand elles sont incinérées puis elles retombent avec les pluies, y compris dans les endroits éloignés de toute activité humaine. Leur concentration dans les organismes vivants augmente au fur et à mesure de la chaîne alimentaire et aboutit chez la loutre, qui mange la truite ou le campagnol qui se sont nourris de vairons ou de mollusques, qui eux-mêmes ont avalé des larves et des végétaux aquatiques contaminés, à une baisse sensible de la fécondité. Egalement insolubles, les métaux lourds, plomb, zinc ou mercure ont une action très nocive qui se cumule avec celle des détergents, des hydrocarbures, des phosphates et des nitrates. La loutre, superprédateur des milieux aquatiques, est la principale victime de l'état de nos cours d'eau. Et ce qui est mauvais pour la loutre n'est peut-être pas très bon pour l'homme.